

KANT

ET LA RECENSION GARVE-FEDER

DE LA « CRITIQUE DE LA RAISON PURE »

PRÉSENTATION ET TRADUCTION DE JEAN FERRARI

- I. RECENSION GARVE-FEDER (19 JANVIER 1782)
II. LETTRE DE GARVE A KANT (13 JUILLET 1783)
III. LETTRE DE KANT A GARVE (7 AOÛT 1783)
-

Le 19 janvier 1782 paraissait à Göttingen dans les Göttinger Gelehrte Anzeigen le premier compte-rendu important de la Critique de la Raison pure publiée à Riga l'année précédente. Ce compte-rendu, dont Cassirer dit qu'il traduit sur le plan de l'histoire littéraire la crise essentielle de l'Aufklärung en Allemagne (1), a eu sur le développement et l'expression de la pensée de Kant une influence considérable. L'extrême sévérité avec laquelle Kant le traite dans les Prolégomènes (2) montre assez l'intérêt qu'il portait à ce premier texte critique. Kant pourtant, s'il avait pleinement conscience du renouvellement que la Critique de la Raison pure apportait à l'histoire de la pensée humaine (3), ne se faisait guère d'illusions sur l'accueil que ce livre recevrait d'abord; mais il n'imaginait pas que l'incompréhension serait aussi totale. Les premiers lecteurs, pressés ou bientôt irrités par le langage kantien, avaient considéré la Critique comme l'un de ces nombreux livres de philosophie qui se vendaient annuellement à la foire de Leipzig, un peu plus pesant peut-être que les autres, un peu plus abscons, et ce poids et cette obscu-

(1) E. CASSIRER, *Kants Leben und Lehre, verlegt bei Bruno Cassirer, Berlin, 1921, p. 235.*

(2) Prolégomènes à toute métaphysique future. Appendice : la recension y est présentée comme l'exemple même d'un jugement sur la Critique donné avant tout examen véritable; traduction Gibelin, Paris, Vrin, 1941, p. 168 sq.

(3) Cf. le titre même des Prolégomènes et l'épigraphie empruntée à Bacon dont il fit précéder la seconde édition de la Critique de la raison pure : « *De nobis ipsis silemus : de re autem, quae agitur, petimus : ut homines eam non opinionem, sed opus esse cogitent ; ac pro certo habeant, non sectae nos alicujus, aut placiti, sed utilitatis et amplitudinis humanae fundamenta moliri.* »

rité, à une époque où l'idéal de la philosophie était d'exprimer une pensée commune en un langage agréable, paraissaient être la meilleure preuve du peu d'intérêt de l'ouvrage (1). En effet, le langage dans lequel s'exprimait Kant était de nature à rebuter même le lecteur de bonne volonté (2). Il est vrai que, pour des esprits habitués à une conception traditionnelle de la philosophie, l'idéalisme transcendantal de Kant se laissait malaisément comprendre. Le problème essentiel pour ses critiques était alors de situer sa philosophie parmi les grandes orientations traditionnelles de la pensée philosophique : réalisme, idéalisme, empirisme ou rationalisme. La radicale nouveauté du kantisme leur échappa complètement (3) et leur appréciation variait selon qu'il leur semblait se rapprocher ou non de leurs propres positions. Cette attitude apparaît clairement à travers la recension de Göttingen. Les circonstances dans lesquelles elle fut rédigée sont rapportées dans la lettre de Garve (4) à Kant du 13 juillet 1783. Certes, celui-ci manifeste le souci de se disculper des reproches que Kant adresse à son critique dans les *Prolegomènes*, il minimise la part qu'il prit à la recension. Mais il est vrai que Feder (5), le rédacteur en chef des *Göttingischer Gelehrten Anzeigen*,

(1) A Göttingen d'ailleurs, on avait assez piètre opinion de Kant. Lorsque, peu avant la parution de la *Critique*, Jac. Chr. Kraus dit à quelques philosophes de cette ville que Kant préparait un livre qui coûterait un jour de la sueur froide à ses lecteurs, on lui répondit en riant qu'on ne pouvait pas s'attendre à un travail aussi considérable de la part d'un dilettante. Cf. VOIGT, *Das Leben des Prof. Kraus, Königsberg, 1819*. Cité par E. CASSIRER, op. cit.

(2) Quelque trente ans plus tard, M^{me} DE STAHL, donnant un clair résumé de la philosophie de Kant dans son ouvrage *De l'Allemagne*, souligne ce défaut dont Kant reconnaissait à la fois l'existence et, en ce qui concerne la *Critique*, le caractère inévitable. « Dans ses ouvrages de métaphysique, écrit-elle, il prend les mots comme des chiffres et leur donne la valeur qu'il veut, sans s'embarrasser de celle qu'ils tiennent de l'usage. C'est, ce me semble, une grande erreur : car l'attention du lecteur s'épuise à comprendre le langage avant d'arriver aux idées et le connu ne sert jamais d'échelon pour parvenir à l'inconnu. » *De l'Allemagne*, éd. Charpentier, p. 458. « L'attention du lecteur s'épuise », c'est précisément l'expression de la recension et Garve, dans sa lettre à Kant du 13 juillet 1783, avoue qu'il ne connaît aucun livre au monde dont la lecture lui ait demandé autant d'efforts.

(3) Quelle que fût la tendance de ces critiques, note Cassirer, une chose leur était commune à tous : ils ne voyaient que l'expression d'une opinion individuelle et d'une doctrine particulière là où Kant avait cru poser un problème strictement nécessaire et de valeur universelle, op. cit., p. 233. — Pour le juger, on se sert, ainsi qu'il apparaît dans la recension, des concepts traditionnels et des schémas commodes des écoles. Seul Mendelssohn qui, à la grande déception de Kant, avouait ne pas comprendre l'ensemble de la *Critique* en saisissait du moins l'originalité, en appelant Kant l'écraseur de tout (*Alleszermalmer*).

(4) Christian Garve, né et mort à Breslau (1742-1798). Philosophe très connu en Allemagne, Garve fut surtout un vulgarisateur. De médiocre santé, il ne put longtemps exercer les fonctions de professeur de philosophie que lui avait confiées en 1768 l'Université de Leipzig. Esprit honnête, clair, traducteur de Hume, il aurait voulu être le Hume allemand. Sa grande idée était de rendre compréhensible à tous les vérités philosophiques utiles à tous et l'empirisme qu'il professait devait se confondre pour lui avec une philosophie du sens commun. Ses travaux antérieurs d'esthétique et de psychologie morale l'avaient mal préparé à la compréhension du problème critique.

(5) Johann Georg Feder (1740-1821) fit presque toute sa carrière comme professeur de philosophie à l'Université de Göttingen. La doctrine qu'il enseignait, et qui était inspirée

fit disparaître les deux tiers du long texte que Garve lui avait confié, en modifia souvent le style et ajouta des paragraphes qui accentuèrent à la fois l'assurance de celui qui jugeait et la sévérité du jugement porté. Cependant les deux recensions, celle de Göttingen et le texte entier de Garve publié en 1783 dans l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek*, ne diffèrent pas pour l'essentiel (1) et, en fait, seule la recension de Göttingen eut une réelle importance par l'influence qu'elle exerça sur la rédaction des *Prolégomènes* (2). S'il est possible d'y retrouver les grandes divisions de la Critique : Esthétique, Analytique, Dialectique transcendantales, les omissions, les erreurs et les contresens y sont nombreux qui firent si vivement réagir Kant. Le contresens le plus grave, celui contre lequel Kant ne cessera de protester, c'est l'accusation d'idéalisme par quoi commence et se termine la recension. En réalité, cette interprétation n'est pas nouvelle : dès la parution de la Dissertation, en 1770, beaucoup s'accordèrent pour comprendre la pensée kantienne dans le sens de l'idéalisme (3). Et les différents ouvrages que Kant publia après la Critique, et d'abord les *Prolégomènes*, ne convainquirent jamais ses adversaires de sa bonne foi dans ce domaine (4).

Jean FERRARI.

de Wolff, donnait le pas aux questions pratiques sur les problèmes théoriques. Elle eut un très vif succès ainsi que les livres qu'il écrivit pour la répandre et qui devinrent des manuels classiques de philosophie dans l'Allemagne entière. Son opposition au kantisme se poursuivit après la recension ; il reprit et développa contre Kant son accusation d'idéalisme qualifié de sceptique dans un ouvrage plus important publié à Göttingen en 1787 (*Ueber Raum und Causalität, zur Prüfung der kantisch. Philos.*).

(1) La comparaison entre la recension de Garve et celle qui fut remaniée par Feder a été établie très précisément par E. ARNOLDT dans les « *Krit. Exkurse* », Œuvres complètes, tome IV, p. 9-76, éd. Schöndörffer.

(2) L'importance de cette influence a été l'occasion d'une vive controverse entre Erdmann et Arnoldt, controverse qu'ont essayé d'arbitrer Vaihinger et Vorländer (cf. par exemple : DE VLEESCHAUWER, La déduction transcendantale dans l'œuvre de Kant, tome II, p. 420 sq.). Ce qui paraît indiscutable, c'est que les *Prolégomènes* manifestent clairement une double intention à la fois « explicative et polémisante », et qu'une étude attentive du texte permet de reconnaître avec précision les passages où Kant répond à son critique.

(3) Ainsi Mendelssohn, Sulzer, Lambert, etc. (cf. DE VLEESCHAUWER, op. cit., p. 426).

(4) Nous avons réduit l'introduction et les notes qui accompagnent ces trois traductions à ce qui était strictement indispensable à la compréhension du débat. Dans un travail ultérieur nous nous réservons de traiter le problème posé par ces interprétations du kantisme dans le sens de l'idéalisme, interprétations qui n'ont pas été occasionnelles, mais qui ont compté parmi les critiques les plus constantes de la philosophie de Kant. Les trois textes dont nous donnons la traduction : la recension de Göttingen, la lettre de Garve à Kant du 13 juillet 1783 et la réponse de Kant à Garve du 7 août 1783, sont donnés dans l'édition allemande des *Prolégomènes* publiée dans la « *Philosophische Bibliothek* », n° 46. Immanuel KANT, *Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik*, herausgegeben von Karl Vorländer, Verlag Felix Meiner, Hamburg, 1957, p. 167-188.

I

LA RECENSION DE GÖTTINGEN

Critique de la Raison pure, d'Emmanuel Kant, 1781, in-8°, 856 pages. Cette œuvre, qui exerce sans cesse l'intelligence du lecteur, même si elle ne l'instruit pas toujours, qui souvent fatigue l'attention jusqu'à l'épuisement, qui parfois lui vient en aide au moyen d'images heureuses ou l'en récompense par des conclusions inattendues et d'intérêt général, est un système de l'idéalisme supérieur ou, comme le définit l'auteur, de l'idéalisme transcendantal qui embrasse de la même manière l'esprit et la matière, qui transforme le monde et nous-mêmes en représentations et fait ainsi surgir tous les objets des phénomènes, de telle sorte que l'entendement les relie en une série d'expériences et que la raison tente, d'une manière inévitable et cependant inutile, de les étendre et de les unir en un système du monde entier et total.

Le système de l'auteur repose à peu près sur les principes suivants : toutes nos connaissances découlent de certaines modifications de nous-mêmes que nous appelons des sensations. Où celles-ci se situent-elles ? D'où viennent-elles ? Cela nous est au fond tout à fait inconnu. S'il y a une chose réelle à laquelle les représentations sont inhérentes, des choses réelles indépendantes de nous qui produisent celles-ci, cependant de l'une comme des autres nous ne connaissons pas le moindre prédicat. En dépit de cela, nous acceptons des objets, nous parlons de nous-mêmes, nous parlons des corps, comme de choses réelles. Nous croyons les connaître tous les deux et nous portons des jugements sur eux. Cela est dû au seul fait que la plupart de ces phénomènes ont entre eux quelque chose de commun. Par là ils s'unissent entre eux et se distinguent de ce que nous appelons nous-mêmes. Ainsi nous considérons les intuitions des sens externes comme des choses et comme des événements extérieurs à nous parce qu'elles se produisent toutes dans un espace donné, les unes après les autres. Est réel pour nous ce que nous nous représentons quelque part à un moment donné. L'espace et le temps eux-mêmes n'ont aucune réalité en dehors de nous et ne sont pas non plus des rapports ni des concepts abstraits, mais des lois subjectives de notre pouvoir de représentation, des formes de nos sensations, des conditions subjectives de l'intuition sensible. C'est sur ces notions de sensations, comme pures modifications de nous-mêmes (sur quoi Berkeley construit principalement son idéalisme), et d'espace et de temps que repose le fondement du

système kantien. Des phénomènes sensibles qui se distinguent des autres représentations par leur seul conditionnement subjectif (c'est-à-dire par leur lien avec l'espace et le temps), l'entendement fait des objets. Il les fait, car c'est lui en premier lieu qui lie plusieurs petites modifications de l'âme, différentes et successives, en sensations entières et totales ; c'est lui qui à nouveau lie entre elles ces totalités dans le temps de telle sorte qu'elles se suivent les unes les autres comme cause et effet ; par là chacune reçoit sa place déterminée dans le temps infini et, toutes ensemble, elles reçoivent l'allure et la consistance des choses réelles. C'est l'entendement enfin qui distingue les objets qui existent en même temps en agissant réciproquement les uns sur les autres, de ceux qui sont successifs et qui dépendent les uns des autres seulement d'une manière unilatérale ; et, de cette façon, en faisant pénétrer dans les intuitions sensibles de l'ordre, de la régularité dans la succession et une influence réciproque, il crée la nature au sens propre du terme et détermine les lois de celle-ci d'après les siennes. Ces lois de l'entendement sont plus anciennes que les phénomènes auxquels elles sont appliquées : il existe donc des concepts à priori de l'entendement. Nous négligerons la tentative faite par l'auteur pour expliquer encore plus avant toute l'activité de l'entendement par une réduction de celle-ci à quatre fonctions principales et à quatre concepts fondamentaux qui en dépendent : qualité, quantité, relation et modalité qui en impliquent à nouveau de plus simples sous eux et qui doivent donner, dans la corrélation avec les représentations du temps et de l'espace, les bases de la connaissance expérimentale. Ce sont là des fondements généralement reconnus de la logique et de l'ontologie exprimés conformément aux restrictions idéalistes de l'auteur. A l'occasion on montre comment Leibniz est parvenu à sa *Monadologie* et on lui oppose des remarques qui peuvent aussi être obtenues en grande partie indépendamment de l'idéalisme transcendantal de l'auteur. Le résultat principal de tout ce qu'a fait remarquer l'auteur sur l'activité de l'entendement doit donc être celui-ci : le bon usage de l'entendement consiste à appliquer les propres concepts de celui-ci aux phénomènes sensibles et à les former en liant les deux expériences ; c'est un mauvais emploi de cet entendement et ce sera une entreprise vouée à l'échec que de conclure, à partir de ces concepts, à l'existence et aux propriétés des objets dont nous ne pouvons jamais faire l'expérience. (Les expériences, par opposition à de pures illusions et rêveries, sont pour l'auteur des intuitions sensibles, liées à des concepts de l'entendement, mais nous avouons ne pas voir comment cette distinction entre le réel, l'imagi-

naire ou le pur possible, si facile généralement à l'esprit humain, peut être suffisamment fondée, sans qu'on admette un signe du premier dans la sensation elle-même, par une simple application des concepts de l'entendement, étant donné que, cela est bien évident, les visions et les fantaisies chez ceux qui rêvent et chez ceux qui sont éveillés peuvent paraître liées comme des phénomènes extérieurs dans l'espace et dans le temps et en général entre elles, de la manière la mieux ordonnée, d'une façon plus ordonnée parfois, selon l'apparence, que les événements réels.) A l'entendement s'ajoute encore une nouvelle force pour l'arrangement des représentations : la raison. Celle-ci se rapporte à l'ensemble des concepts de l'entendement, tout comme l'entendement se rapporte aux phénomènes. De même que l'entendement contient les règles d'après lesquelles les phénomènes isolés sont mis dans la série d'une expérience cohérente, ainsi la raison recherche les principes premiers par lesquels ces séries peuvent être réunies dans un tout universel et complet. De même que l'entendement fait des sensations une chaîne d'objets qui sont reliés les uns aux autres comme les parties du temps et de l'espace, dont cependant le dernier terme renvoie toujours à des termes antérieurs ou à de plus éloignés, ainsi la raison veut prolonger cette chaîne jusqu'à son maillon premier et le plus extrême. Elle recherche le commencement et la limite ultime des choses. La première loi de la raison est que, là où il y a quelque chose de conditionné, la série des conditions doit être donnée totalement ou s'élever jusqu'à quelque chose d'inconditionné. Par suite, elle dépasse l'expérience d'une double façon : d'une part, elle veut prolonger la série des choses dont nous faisons l'expérience beaucoup plus loin que l'expérience elle-même ne s'étend, parce qu'elle cherche à parvenir jusqu'à l'achèvement des séries. D'autre part, elle veut aussi nous conduire à des choses dont nous n'avons jamais fait l'expérience, à l'inconditionné, à ce qui est absolument nécessaire, à ce qui n'a pas de limite. Mais tous les principes de la raison conduisent à l'apparence ou bien aux contradictions, lorsqu'on en étend l'usage à montrer des choses réelles et leurs propriétés constitutives, puisque ces principes ne doivent servir de règles à l'entendement que pour avancer indéfiniment dans l'exploration de la nature. L'auteur applique ce jugement général à toutes les recherches majeures de la psychologie rationnelle, de la cosmologie et de la théologie. Comme il le précise partout et cherche à le justifier, ce jugement sera rendu compréhensible, non pas totalement, mais partiellement par ce qui suit. Dans l'étude de l'âme, des sophismes naissent lorsque des déterminations qui appartiennent

uniquement aux pensées sont considérées comme des qualités de l'être pensant. La proposition, *je pense*, source unique de toute la psychologie raisonnée, ne contient pas de prédicats du moi, de l'être lui-même. Elle exprime seulement une certaine détermination des pensées, celle d'être liées entre elles par la conscience. On n'en peut donc rien conclure sur les qualités réelles de l'être qui doit être représenté sous la forme du Moi. Du fait que le concept du moi est le sujet de beaucoup de propositions et ne peut jamais devenir le prédicat d'aucune d'elles, on conclut que le Moi, l'être pensant, est une substance. Alors que ce dernier mot est destiné à désigner seulement ce qui est permanent dans l'intuition intérieure, du fait qu'il ne se trouve pas dans mes pensées de parties extérieures les unes aux autres, on conclut à la simplicité de l'âme. Mais il ne peut se trouver de simplicité dans ce qui doit être considéré comme réel, c'est-à-dire comme objet d'une intuition extérieure, parce que la condition en est que cet objet soit dans l'espace, qu'il remplisse un espace. De l'identité de la conscience on conclut à la personnalité de l'âme, mais une série de substances ne pourraient-elles pas se communiquer les unes aux autres leur conscience et leurs pensées comme elles se transmettent les unes aux autres leurs mouvements? C'est aussi une objection de Hume et depuis longtemps utilisée par lui. Enfin, on fait un sophisme à partir de la différence entre la conscience de nous-même et l'intuition des objets extérieurs sur l'idéalité de ces derniers, puisque les impressions intérieures nous donnent aussi peu de prédicats absolus sur nous-mêmes que les sensations extérieures sur les corps. Ainsi l'idéalisme commun ou, comme l'appelle l'auteur, l'idéalisme empirique, serait tout à fait affaibli non par la preuve de l'existence des corps, mais par la disparition de l'avantage que la conviction de notre propre existence devrait avoir sur celle-ci. — Les contradictions en cosmologie seraient inévitables aussi longtemps que nous voudrions considérer le monde comme une réalité objective et le saisir comme une totalité entière. L'infinité de sa durée passée, de son extension et de sa divisibilité serait incompréhensible pour l'entendement, elle le blesserait parce qu'il ne trouve pas le point de repos qu'il cherche, et la raison ne trouve pas de fondement pour s'arrêter quelque part. L'exigence d'unification que l'auteur découvre par là, la véritable loi de la raison, doit, si nous le comprenons bien, consister en ce que celle-ci ordonne à l'entendement de rechercher sans fin les causes des causes, les parties des parties, dans l'intention d'atteindre la perfection du système des choses, tout en l'avertissant cependant de n'accepter aucune cause, aucune partie qu'il ait jamais

trouvée par l'expérience, pour la dernière et la première. C'est la loi de l'approximation qui implique en elle-même à la fois un caractère inaccessible et une constante approche. — Le résultat de la critique de la théologie naturelle est très voisin de ceux que nous avons rencontrés jusque-là. Les propositions qui semblent énoncer la réalité sont transformées en règles qui ne font que prescrire à l'entendement une certaine méthode. Tout ce que l'auteur ajoute ici de nouveau est qu'il appelle à son secours l'intérêt pratique et fait donner aux idées morales le caractère décisive là où la spéculation a laissé les deux plateaux de la balance également lourds ou plutôt également vides.

Voici ce que cette dernière met en relief. Toute pensée d'un réel limité est semblable à celle d'un espace limité. De même que celui-ci ne serait pas possible s'il n'existait pas un espace infini et général, de même il n'y aurait pas de réel déterminé et fini possible s'il n'existait pas un réel infini et général qui serait le fondement des déterminations, c'est-à-dire des limitations des choses particulières. Mais ces deux choses ne sont vraies que de nos concepts et ne sont une loi de notre esprit que dans la mesure où une représentation en présuppose une autre. Toutes les autres preuves qui doivent prouver davantage, l'auteur les trouve, en les examinant, fallacieuses ou insuffisantes. La manière dont l'auteur veut enfin attribuer à la pensée commune des fondements par des concepts moraux après lui avoir retiré les concepts spéculatifs, nous préférons la négliger tout à fait, c'est là, en effet, que nous pouvons le moins nous y retrouver. Il existe cependant une façon de relier les concepts du vrai et les lois les plus générales de la pensée aux concepts et aux principes les plus généraux de la conduite morale, une façon qui a son fondement dans notre nature et qui peut préserver des excès de la pensée spéculative ou du moins nous en faire revenir. Mais cette façon nous ne la reconnaissons pas dans la manière dont l'auteur s'exprime et habille sa pensée.

La dernière partie de l'ouvrage, qui contient l'exposé de la méthode, montre d'abord ce dont la raison pure doit se garder, c'est la discipline de la raison pure. En second lieu, les règles auxquelles elle doit se conformer, c'est le canon de la raison pure. Nous n'en disséquons pas de plus près le contenu, il se laisse déjà appréhender en grande partie à partir de ce qui précède. Le livre entier peut sans doute servir à faire connaître les plus considérables difficultés de la philosophie spéculative et à présenter plus d'une matière à considérations bienfaisantes aux constructeurs et aux défenseurs de systèmes métaphysiques qui se fient, d'une façon par trop fière et hardie,

à la pure raison qu'ils s'imaginent posséder. Mais l'auteur ne semble pas avoir choisi pour nous le juste milieu entre le scepticisme et le dogmatisme extravagants, la voie médiane qui conduit à la manière de penser la plus naturelle, d'une façon qui est apaisante si elle n'est pas totalement satisfaisante. Les deux, nous semble-t-il cependant, sont caractérisés par des signes certains. En premier lieu le bon usage de la raison doit correspondre au concept le plus général de la loi morale, à la loi fondamentale de notre nature morale et donc à l'accroissement du bonheur. Comme il ressort clairement que cet usage doit être appliqué selon ses propres principes, qui rendent la contradiction insupportable et en même temps ont besoin de raisons pour être approuvés, raisons plus décisives et solides en face des raisons contraires, il en résulte aussi que nous devons nous tenir à l'impression la plus forte et la plus durable ou à l'apparence la plus forte et la plus durable comme à notre réalité ultime. C'est ce que fait le sens commun, et comment celui qui raisonne peut-il s'en détourner? Il y parvient en dressant l'une contre l'autre les deux espèces d'impression, l'intérieure et l'extérieure, en voulant les confondre ou les transformer. De là le matérialisme, l'anthropomorphisme, etc., lorsque la connaissance de l'impression intérieure se trouve transformée dans la forme de l'impression extérieure ou se trouve confondue avec elle. De là aussi l'idéalisme lorsque, à côté de l'impression intérieure, on dispute à l'impression extérieure son droit à l'existence, son caractère propre. Pour tout brouiller et pour tout ébranler, le scepticisme fait tantôt l'un, tantôt l'autre. Notre auteur également, jusqu'à un certain point : il méconnaît les droits de l'impression intérieure quand il considère que les concepts de substance et de réalité appartiennent seulement à l'impression extérieure. Mais son idéalisme se dresse encore plus contre les lois de l'impression extérieure et contre le genre de représentation et le langage qui en naissent et qui sont propres à notre nature. Si, comme l'affirme l'auteur lui-même, l'esprit ne transforme que les impressions sans nous livrer de nouvelles connaissances, il agit selon ses premiers principes quand, en tout ce qui concerne la réalité, il se laisse guider par les impressions plutôt qu'il ne les guide. Et si, comme veut nous l'imposer l'idéaliste, on admet le cas extrême où tout ce que nous avons le désir et le pouvoir de connaître et de nommer n'est que représentation et loi de la pensée, si les représentations, modifiées et ordonnées d'après des lois certaines, sont précisément ce que nous appelons objets et monde : à quoi bon le combat contre le langage communément admis? A quoi bon la distinction idéaliste et d'où vient-elle?

II

LETTRE DE GARVE A KANT APRÈS LA PARUTION DES *Prolégomènes*

Vous demandez à celui qui a fait la recension de votre ouvrage dans les journaux de Göttingen de se faire connaître. Je ne peux pourtant en aucune manière donner comme mienne cette recension telle qu'elle est. Je serais inconsolable si elle était entièrement de ma plume. Je ne pense pas non plus qu'un autre collaborateur de ce journal, s'il avait travaillé seul, aurait pu produire quelque chose d'aussi peu cohérent. Cependant j'y ai apporté quelque contribution et comme il me tient à cœur qu'un homme, que j'ai tenu depuis toujours en très haute estime, me considère au moins comme un honnête homme, même s'il me regarde en même temps comme un piètre métaphysicien, je sors donc de mon incognito comme vous le demandez dans un passage de vos *Prolégomènes* (1). — Afin de vous permettre une juste appréciation des choses, il me faut vous raconter toute l'histoire. Je ne suis pas un collaborateur du journal de Göttingen. Il y a deux ans (après avoir été de nombreuses années dans mon pays natal, souffrant, inactif et dans l'ombre), j'ai fait un long voyage à Leipzig en passant par le Hanovre et jusqu'à Göttingen. Comme je reçus de nombreuses marques de politesse et d'amitié de la part de Heine, le directeur, et de plusieurs collaborateurs de ce journal, je ne sais plus quel mouvement de reconnaissance, mêlé de quelque amour-propre, me poussa à m'engager spontanément pour la contribution d'une recension. Comme votre *Critique de la Raison pure* venait justement de paraître et que je me promettais un grand plaisir d'une grande œuvre qui avait Kant pour auteur, puisque ses petits écrits précédents m'avaient déjà tant plu, et qu'en même temps je considérais comme utile pour moi-même d'avoir un motif de parcourir ce livre avec une attention plus soutenue que d'habitude, je me déclarai prêt, avant même d'avoir vu votre œuvre, à en faire la recension. Cette promesse était inconsidérée et c'est, dans l'affaire,

(1) Dans l'appendice aux *Prolégomènes*, Kant propose à son censeur une épreuve qui, à la manière de celles où s'opposaient les mathématiciens pour déterminer la valeur de leurs méthodes respectives, permettrait de trancher le débat : qu'il essaie de démontrer d'une façon nécessaire une des propositions métaphysiques qu'il avance. Mais pour cela « il serait nécessaire, il me semble, écrit Kant, de renoncer à l'incognito parce que je ne vois pas alors comment au lieu d'avoir une seule question à résoudre, je pourrais éviter d'être honoré ou accablé de problèmes par des adversaires anonymes et pourtant non qualifiés » (*Prolégomènes à toute métaphysique future*, tr. GIBELIN, Paris, Vrin, 1941, p. 177-178). Garve se fait connaître, mais il tait le nom de celui qu'il représente comme le véritable auteur de la recension. On sait qu'il s'agit de Feder.

la seule faute dont je sois, en effet, conscient et que je regrette encore. Tout ce qui suit est ou bien une conséquence de ma réelle incapacité, ou bien malchance. Tandis que je commençais à lire l'ouvrage, je reconnus bientôt que j'avais mal fait mon choix, que cette lecture serait trop difficile pour moi, alors surtout que je me trouvais en voyage, distrait, occupé par d'autres travaux, affaibli depuis bien des années et souffrant comme toujours. Je vous avoue que je ne connais point de livres au monde dont la lecture m'ait demandé autant d'efforts ; et si je ne m'étais pas senti lié par la parole donnée, j'en aurais remis la lecture à une époque plus favorable où ma tête et mon corps auraient été plus solides. Malgré cela, ce n'est point avec désinvolture que je me suis mis au travail. J'ai voué à cette œuvre toutes mes forces et toute l'attention dont je suis capable. Je l'ai lue d'un bout à l'autre. Je pense avoir compris la signification de la plupart des passages pris en particulier. Mais je ne suis pas sûr d'avoir une juste vision de l'ensemble. Au début, j'ai fait un résumé complet qui comprenait plus de douze feuillets auxquels se mêlaient les idées qui s'étaient imposées à moi pendant la lecture. Je regrette que ce résumé se soit perdu. Il était peut-être, comme souvent les premières idées, meilleur que ce que j'ai fait par la suite. A partir de ces douze feuillets, qui ne pouvaient pas devenir une recension de journal, j'ai élaboré une recension avec beaucoup de peine il est vrai (du fait que d'une part il fallait me limiter, et d'autre part être compréhensible sans trahir le livre). Mais celle-ci était aussi assez étendue ; il est en réalité impossible de faire un compte rendu bref et non absurde, d'un livre dont le langage doit d'abord être rendu compréhensible au lecteur. — J'envoyai cette dernière tout en reconnaissant qu'elle serait plus longue que la plus longue des recensions de Göttingen : en fait, c'est que je ne savais comment moi-même l'abrèger sans la mutiler. Je me berçais de l'illusion qu'à Göttingen on ferait une exception à la règle habituelle, étant donné la grandeur et l'importance du livre, ou que, si la recension était vraiment trop longue, on saurait s'y prendre mieux que moi pour l'abrèger.

Cette expédition se fit depuis Leipzig au cours de mon voyage de retour. — Pendant longtemps (alors que j'étais rentré en Silésie, mon pays natal) rien ne paraît : je reçois enfin la feuille où doit être publié ce qui s'appelle ma recension. Vous pouvez croire que vous-même n'avez pu éprouver à cette vue autant d'indignation ou de mécontentement que moi. Quelques « phrases » de mon manuscrit avaient en fait été gardées, mais elles ne représentaient pas la dixième partie de ma recension ni le tiers de la recension de Göttingen. Je vis

que mon travail, qui en vérité ne s'était pas fait sans difficulté, était devenu tout à fait inutile et non seulement inutile, mais encore nuisible. Car si l'érudit de Göttingen qui abrégéa mon compte-rendu et y ajouta des paragraphes avait fait quelque chose de personnel là-dessus, même après une lecture superficielle de votre livre, cela aurait été meilleur et du moins plus cohérent. Afin de me justifier auprès de mes amis intimes, qui savaient que j'avais travaillé pour Göttingen, et afin de diminuer, au moins auprès d'eux, la fâcheuse impression que devait susciter chez un-chacun cette recension, j'envoyai mon manuscrit au conseiller Spalding (1), à Berlin, après l'avoir reçu à nouveau de Göttingen au bout de quelque temps. Depuis, Nicolaï (2) m'a demandé de le faire insérer dans son *Allgemeine Deutsche Bibliothek*. Et je le lui ai accordé à la condition qu'un de mes amis de Berlin accepte de le comparer avec la recension de Göttingen et veuille corriger les phrases conservées dans celle-ci, et décider au préalable s'il valait la peine d'en parler. Car je ne suis absolument pas en mesure de m'en occuper davantage à présent. — Maintenant, je n'en sais rien de plus. — Par le même courrier, j'écris à Monsieur Spalding, et je le prie, dans la mesure où le manuscrit n'est pas encore imprimé, de le faire copier et de vous l'adresser avec ma lettre. Alors veuillez comparer. Si vous êtes aussi mécontent de ma recension que de celle de Göttingen, ce sera une preuve que je n'ai pas assez de pénétration pour juger un livre aussi difficile et aussi profond, et qu'il n'est pas écrit pour moi. Cependant, je crois que vous penserez, même si vous en êtes aussi mécontent, me devoir malgré tout quelque estime et ménagement ; j'espérais encore plus sûrement que vous seriez mon ami, si nous nous connaissions personnellement.

Je ne veux pas me disculper entièrement de ce que vous reprochez au critique de Göttingen, qu'il ait été irrité en affrontant les difficultés qu'il avait à vaincre. Je l'avoue, je l'ai été parfois parce que je pensais qu'il devait être possible de rendre plus facilement intelligibles, à des gens qui ont quelque habitude de la réflexion, des vérités destinées à entraîner d'importantes réformes dans la philosophie. J'ai admiré la grandeur de la force qui a été capable de penser d'un bout à l'autre une aussi longue série d'extrêmes abstractions sans

(1) Charles, Auguste, Guillaume Spalding (1760-1830) : conseiller de justice à Berlin pendant quarante ans, il écrivit un certain nombre d'ouvrages historiques.

(2) Christoph, Friedrich Nicolaï. Né et mort à Berlin (1733-1811). Libraire de profession, il eut une grande influence comme homme de lettres. Ami de Mendelssohn et de Lessing, il écrivit des pamphlets dans lesquels il s'affirma comme l'un des plus vigoureux défenseurs de l'Aufklärung. Il fonda et dirigea l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek* (1765-1792. 1800-1805).

fatigue, sans irritation et sans les faire dévier de leur voie. J'ai aussi trouvé, dans de nombreuses parties de votre livre, instruction et nourriture pour mon esprit, par exemple justement là où vous montrez qu'il existe certaines propositions contradictoires qui peuvent être toutefois également bien démontrées. Mais c'est toujours mon opinion, peut-être une opinion fautive, que l'ensemble de votre système, s'il veut vraiment être utilisable, doit être exprimé d'une façon plus populaire ; s'il contient la vérité il peut aussi être exprimé de cette manière. Le nouveau langage qui y règne absolument, si grande que soit la pénétration que révèle l'enchaînement dans lequel les expressions sont conduites, fait cependant souvent paraître plus importante qu'elle ne l'est en réalité la réforme réalisée dans la science elle-même, ou la divergence d'avec les pensées d'autrui.

Vous demandez à votre critique de produire une de ces propositions contradictoires telle que la proposition correspondante ne soit pas susceptible d'une aussi bonne démonstration. Cette requête peut concerner mon collaborateur de Göttingen, non pas moi. Je suis persuadé qu'il y a des limites à notre connaissance, que ces limites se découvrent justement lorsque, en dehors de nos sensations, de telles propositions contradictoires se peuvent développer avec la même évidence. Je pense qu'il est très utile d'apprendre à connaître ces limites et je considère comme l'une des intentions les plus utiles de votre œuvre d'avoir analysé ces limites de façon plus précise et plus complète que cela n'a été fait jusqu'ici. Mais je ne vois pas comment votre *Critique de la Raison pure* contribue à lever ces difficultés. Au moins, la partie de votre ouvrage dans laquelle vous mettez en lumière les contradictions est sans comparaison plus claire et plus compréhensible (et cela vous ne l'ignorez pas) que celle où doivent être établis les principes d'après lesquels ces contradictions sont à lever.

Comme je me trouve encore en voyage, privé de livres, et que je n'ai ni votre ouvrage ni ma recension sous la main, ne veuillez considérer ce que j'en dis ici que comme des pensées superficielles que vous ne devez pas juger vous-même avec trop de sévérité. Si j'ai ici, comme dans ma recension, mal interprété votre pensée et votre intention, cela est dû au fait que je vous ai mal saisi ou que ma mémoire est infidèle. Je n'ai pas la mauvaise intention de déformer l'œuvre et je n'en suis pas capable. Enfin il me faut vous prier de ne point faire un usage officiel de cette lettre. Bien que la mutilation de mon travail me soit apparue comme une insulte dans les premiers instants où j'en pris connaissance, je l'ai néanmoins complètement pardonnée

à l'homme qui l'a trouvée nécessaire : d'une part, parce que, par le pouvoir que je lui ai accordé, j'en suis moi-même responsable, d'autre part, parce que j'ai en outre des raisons de l'aimer et de l'apprécier. Et cependant, il pourrait considérer comme une sorte de vengeance de ma part d'avoir protesté auprès de vous de n'être pas l'auteur de la recension. Bien des personnes à Leipzig et à Berlin savent que j'ai voulu faire la recension de Göttingen, mais peu savent que seulement la plus petite partie de celle-ci est de moi. Ainsi, bien que le mécontentement que vous manifestez avec raison, mais d'une manière assez dure contre la critique de Göttingen, jette sur moi une fâcheuse lumière aux yeux de tous ceux-ci, néanmoins je préfère supporter cela comme punition d'un acte inconsidéré (ce qu'était, en effet, la promesse de faire un travail dont je ne connaissais ni l'envergure ni la difficulté), plutôt que d'obtenir une sorte de justification publique qui devrait compromettre mon ami de Göttingen.

Je suis, très honoré Monsieur, avec profond respect et dévouement, votre très obéissant ami et serviteur.

GARVE.

Leipzig, le 13 juillet 1783.

III

Cette lettre de Kant, dont, à notre connaissance, la traduction est inédite en français, est la réponse à celle de Garve du 17 juillet 1783. Kant a donc attendu près d'un mois avant de donner à Garve quelque apaisement après l'attaque si violente dont l'auteur de la recension avait été l'objet dans les Prolégomènes. Ce texte est intéressant à plus d'un titre. Si Kant maintient l'essentiel de ses griefs contre son critique, qu'il veut bien cependant distinguer de Garve, il donne à son correspondant de précieux renseignements sur la manière dont il a rédigé la Critique, sur les défauts de forme qu'il lui reconnaît et le peu d'illusions qu'il nourrit sur le succès immédiat de son ouvrage, précisément parce que celui-ci n'est pas écrit dans le goût du jour et surtout parce qu'il définit une étude qui n'a jamais été tentée jusque-là. Entre les philosophes de l'École, les tenants de l'Aufklärung et l'auteur de la Critique, l'opposition ne porte pas sur des points secondaires, mais sur la notion même de savoir philosophique. Wolffiens, Éclectiques, beaux esprits qui rassurent par d'apparentes clartés, prendront prétexte de l'obscurité du style pour déconsidérer la tentative critique qu'ils traiteront tantôt de sceptique, tantôt d'idéaliste. Mais Kant est certain que, progressivement, elle s'imposera et qu'un jour viendra où il ne sera plus possible de philosopher sans en tenir compte.

Par ailleurs, la façon dont il conçoit l'approche de son œuvre et l'examen auquel elle doit donner lieu est susceptible, encore aujourd'hui, d'éclairer le lecteur. La Critique, en effet, n'est pas un ouvrage où l'on puisse puiser quelques idées au hasard. Elle forme un tout et Kant, à plusieurs reprises, insiste ici sur ce caractère de totalité. La connaissance d'une pièce n'est pas suffisante pour permettre de comprendre le fonctionnement entier de la machine. Il faut accepter le point de départ et la question première de l'auteur à partir desquels tout s'enchaîne rigoureusement. Sinon on se condamne à ne rien comprendre ; de cette incompréhension la recension de Göttingen est une preuve flagrante.

On peut enfin dégager de cette lettre un véritable portrait moral de Kant, par ce qu'il semble surtout apprécier chez Garve : l'honnêteté intellectuelle et les qualités de cœur, ainsi que par la façon dont il conçoit la recherche de la vérité et le courage qu'elle exige, le dialogue et le respect de la pensée d'autrui, la fidélité à la parole donnée. De là naît l'estime sans laquelle tout échange est impossible. Malgré l'inégalité de leurs esprits, Kant et Garve s'estimeront assez pour que, à partir de ces premières lettres, s'établisse entre eux une correspondance qui durera jusqu'à la mort de Garve.

LETTRE DE KANT A GARVE

Il y a longtemps que je révère en votre personne un esprit philosophique éclairé et un goût affiné par la lecture et la connaissance du monde, et j'ai déploré avec Sultzer (1) que des talents aussi exceptionnels soient empêchés par la maladie de faire bénéficier le monde de tous leurs fruits. A présent je goûte le plaisir encore plus pur de trouver en votre lettre des preuves évidentes d'une probité rigoureuse et scrupuleuse et de sentiments humains qui donnent à ces dons de l'esprit leur valeur authentique. Ces dernières qualités, je ne pense pas pouvoir les attribuer à votre ami de Göttingen, qui, sans avoir été du tout provoqué, à travers toute sa recension (car après la mutilation je peux bien l'appeler sienne), n'a respiré que de l'animosité. Il y avait pourtant dans mon écrit bien des choses qui auraient mérité d'être évoquées, même si on ne donnait pas son assentiment à l'éclaircissement des difficultés que je révélais, ne fut-ce que

(1) Jean, Georges Sultzer. Né à Winterthur le 5 octobre 1720, mort à Berlin le 27 février 1779. Théologien renommé, il devint professeur à Berlin en 1747. Il a publié de nombreux mémoires de psychologie, de morale et d'esthétique dans les *Annales de l'Académie de Berlin* dont il était membre. Son ouvrage principal est consacré à une théorie des beaux-arts : *Allgemeine Theorie der schönen Künste*, Leipzig, 1771-1774.

parce que je les avais exposées d'abord dans la lumière convenable et dans toute leur ampleur, et parce que j'avais pour ainsi dire réduit le problème à la formule la plus simple, même si je ne l'avais pas résolu. Mais votre ami piétine tout avec une violence certaine, je peux même dire avec une colère visible ; je n'en veux pour preuve que le petit fait suivant : il a même omis volontairement devant le nom de l'auteur le « M. » abrégé qui est habituel dans ce journal et qui atténue quelque peu la rigueur de la critique. Cet homme, je peux très bien le deviner à sa manière, surtout là où il fait entendre ses propres pensées. Comme collaborateur d'un journal renommé, il a en son pouvoir, pour une courte période, sinon l'honneur, du moins la réputation d'un auteur. Mais en même temps il est lui-même également auteur et met ainsi sa propre réputation en danger, danger qui n'est sûrement pas aussi petit qu'il peut le supposer. Mais laissons tout cela puisque vous voulez bien l'appeler votre ami. Il est vrai qu'il devrait être aussi mon ami, bien que dans un sens plus large, si une participation commune à la même science et des efforts assidus, même s'ils échouent, appliqués à donner une base plus sûre à cette science, peuvent susciter une amitié littéraire. Cependant, il me semble que les choses se sont passées ici comme ailleurs : cet homme a dû craindre de perdre, par de semblables innovations, quelque chose de ses propres prétentions ; c'est une crainte qui n'a aucun fondement, car il est ici question, non pas des limites des auteurs, mais de celle de la raison humaine.

Vous pouvez, très honoré Monsieur, me croire fermement, et à tout moment vous renseigner à la foire de Leipzig auprès de mon éditeur Hartknoch : je n'ai jamais ajouté foi à toutes ses allégations selon lesquelles vous auriez pris part à la recension, et il m'est très agréable d'obtenir maintenant par votre aimable lettre la confirmation de la supposition. Je ne suis point si délicat ni si rempli d'amour-propre que je m'irrite des objections et des critiques, même si elles concernent ce que je considère comme le plus grand mérite de mon écrit, à condition que n'apparaissent pas d'une manière éclatante une dissimulation volontaire de ce qui est digne d'approbation, ce qui devrait tout de même bien se rencontrer çà et là, et une intention constante de nuire. Aussi j'attends avec plaisir votre recension non mutilée dans la *Allgemeine Deutsche Bibliothek* dont l'exécution vous représente à mes yeux dans la lumière la plus avantageuse de cette droiture et de cette pureté d'intention qui caractérisent le vrai savant, et qui doivent toujours me remplir d'estime, quel que soit le jugement que par ailleurs vous portez. Je vous avoue avec franchise

que je n'ai pas compté dès le début sur un accueil immédiatement favorable réservé à mon œuvre ; car, à cette fin, la présentation des matériaux sur lesquels j'ai profondément réfléchi pendant plus de douze années consécutives n'avait pas été élaborée d'une manière suffisamment adaptée à la compréhension générale, à quoi il aurait bien fallu encore quelques années, tandis que je l'ai terminée en quatre ou cinq mois environ (1), dans la crainte qu'un travail si étendu, si j'hésitais davantage, ne me devint finalement un fardeau à moi-même et que les années qui s'accumulent (car je suis maintenant déjà dans ma soixantième année) ne me le rendissent peut-être à la fin impossible, alors que j'ai à présent encore tout le système dans la tête. Aussi suis-je aujourd'hui assez satisfait de ma décision, même lorsque je considère l'état dans lequel se trouve l'œuvre ; à tel point que, à aucun prix, je ne voudrais la savoir non écrite et à aucun prix non plus je ne voudrais encore une fois entreprendre la longue série d'efforts qui ont été nécessaires. Le premier étourdissement, qu'une foule de concepts tout à fait inhabituels et qu'un nouveau langage encore plus inhabituel, bien que lié nécessairement à ceux-ci, devaient susciter, se dissipera. Avec le temps, certains points s'éclaireront (à quoi mes *Prologomènes* pourront peut-être quelque peu contribuer). A partir de ces points une lumière rejaillira sur d'autres passages ; je devrai, bien sûr, y contribuer moi-même de temps en temps par une explication et ainsi le tout sera finalement dominé et compris, à condition que l'on mette d'abord la main à l'œuvre et que, en partant de la question majeure de laquelle tout dépend (et que j'ai présentée assez clairement), on veuille examiner ainsi peu à peu chaque partie séparément et les travailler toutes par des efforts concertés. En un mot, la machine est là d'un coup dans sa totalité ; maintenant il est simplement nécessaire de polir ses éléments et d'y mettre de l'huile pour faire disparaître le frottement qui, autrement, provoque son immobilité. Aussi cette forme de science a-t-elle en elle-même ceci de particulier que la représentation du tout est requise pour modifier chaque partie et que l'on est autorisé, pour ce faire, à laisser celle-ci pendant quelque temps dans un certain état brut. Si j'avais pourtant voulu faire les deux choses à la fois, mes moyens ou la durée de ma propre vie n'y auraient point suffi.

Vous vous plaisez à faire mention du manque de popularité comme d'un reproche justifié que l'on peut faire à mon œuvre ; car en fait

(1) Cassirer note justement que l'achèvement de la *Critique* en quelques mois est un phénomène qui, même sur le plan purement littéraire, n'a pas son pareil dans toute l'histoire de la pensée. *Op. cit.*, p. 233.

tout écrit philosophique doit en être capable, sinon il dissimule vraisemblablement des absurdités sous une vapeur de perspicacité apparente (*). Mais on ne peut commencer avec cette popularité dans des recherches qui visent si haut. Si je parvenais seulement à ce que, dans la conception qui convient à l'école, au milieu d'expressions barbares, on progressât avec moi sur une certaine distance, j'entreprendrais bien moi-même (mais d'autres seront sans doute en cela plus heureux que moi) (2) d'esquisser un concept populaire et cependant approfondi du tout dont je porte en moi déjà le plan ; pour le moment, nous voulons bien qu'on nous appelle obscurs (*doctores umbratici*), pourvu que nous puissions faire progresser la compréhension au développement de laquelle, il est vrai, la partie plus raffinée du public ne prendra aucune part, sauf lorsque l'œuvre sortira finalement du sombre atelier et que toute polie elle n'aura plus à redouter le jugement de ce dernier. Ayez la bonté de jeter seulement une fois encore un léger regard sur le tout et de remarquer que ce dont je traite dans ma *Critique*, ce n'est point de la métaphysique mais d'une science toute neuve et qui jusque-là n'a pas été entreprise, à savoir la critique d'une raison qui juge à priori. D'autres, il est vrai, comme Locke et Leibniz, ont aussi envisagé ce pouvoir, mais toujours mêlé à d'autres facultés de connaissance, et jamais personne n'a seulement soupçonné qu'il s'agissait de l'objet d'une science formelle et nécessaire et aussi très répandue ; cette science (sans renoncer à se limiter à la simple considération du seul pouvoir pur de la connaissance) a exigé ces différentes parties et en même temps, ce qui est étonnant, elle peut déduire de la nature de ce pouvoir tous les objets sur lesquels elle porte et, en les énumérant, elle peut en montrer la totalité par la mise en évidence de leurs liens à l'intérieur d'un pouvoir de connaissance totale ; c'est là ce qu'aucune autre science ne peut faire,

(*) Afin que mes lecteurs ne me rendent pas seul responsable du désagrément causé par la nouveauté du langage et une obscurité difficile à percer, je voudrais faire la suggestion suivante : la déduction des concepts de la Raison pure ou des catégories, c'est-à-dire la possibilité d'avoir des concepts de choses absolument a priori, sera jugée très nécessaire parce que, sans elle, la connaissance pure a priori n'a aucune certitude. Aussi voudrais-je que quelqu'un tente de l'exprimer d'une manière plus facile et plus populaire : dès lors il sentira la difficulté, la plus grande de toutes, que la spéculation est vouée à rencontrer dans ce domaine. Il ne les déduira jamais d'autres sources que de celles que j'ai indiquées, j'en suis persuadé.

(1) Kant avait tout à fait conscience que la difficulté de son ouvrage nuirait d'abord à sa compréhension, difficulté liée à l'importance de la révolution qu'il opérait dans l'histoire de la pensée humaine. Les *Prolegomènes*, dont le dessein principal était justement de rendre plus populaire la philosophie critique, ne reçurent pas l'accueil escompté. Et c'est surtout d'abord à des disciples et à des vulgarisateurs que Kant dut la diffusion de sa doctrine. Cf. DE VLEESCHAUWER, *L'évolution de la pensée kantienne*, Paris, 1939, p. 102-103.

c'est-à-dire développer a priori, à partir du pur concept d'une faculté de connaissance (lorsqu'elle est pleinement déterminée), tous les objets, tout ce que l'on est en mesure de savoir sur eux et même tout ce que l'on peut être obligé d'en juger d'une façon spontanée bien qu'illusoire. La logique, qui ressemblerait encore le plus à cette science, demeure à cet égard infiniment éloignée d'elle. Car elle concerne bien chaque usage de l'entendement, mais elle doit pour cela attendre ce qui lui sera donné en objets pour son usage par l'expérience ou encore par autre chose (par exemple les mathématiques).

Et maintenant, mon très cher Monsieur, je vous prie, s'il vous plaît encore de vous occuper quelque peu de cette affaire, d'employer votre réputation et votre influence à me susciter des ennemis, non pas des ennemis de ma personne (car je suis en paix avec le monde entier), mais de mon écrit, et des ennemis qui ne soient pas des ennemis anonymes ou s'attaquant d'un coup à l'ensemble ou à une partie quelconque, mais qui procèdent d'une manière habile et ordonnée : qui examinent d'abord ou admettent ma doctrine de la différence entre les connaissances analytiques et synthétiques, qui s'avancent ensuite vers la considération de la tâche générale, clairement exposée dans les *Prolegomènes*, de savoir comment des connaissances synthétiques a priori sont possibles, puis qui examinent l'une après l'autre mes tentatives pour mener à bien cette tâche et ainsi de suite. Car je me sens capable de prouver en termes formels qu'aucune proposition véritablement métaphysique arrachée au tout ne peut être démontrée, mais qu'elle doit toujours être déduite du rapport qu'elle a avec les sources de toute notre connaissance pure de la Raison en général, et donc du concept du tout possible d'une telle connaissance, etc. Toutefois, quelles que soient votre bonté et votre bonne volonté en ce qui concerne ma requête, je prends volontiers mon parti de ce que, selon le goût prédominant de ce siècle, qui consiste à présenter comme facile (non pas à rendre facile) la difficulté dans le domaine des choses spéculatives, vos généreux efforts sur ce point pourraient rester malgré tout stériles. Garve, Mendelssohn (1) et

(1) Moses Mendelssohn. Né à Dessau le 26 septembre 1729, mort à Berlin le 4 janvier 1786. Il fut l'un des plus illustres représentants de l'*Aufklärung*. Sur un sujet mis au concours par l'Académie de Berlin en 1764 : « De l'évidence en métaphysique », il obtint le premier prix et Kant le second. Il y défendait que la métaphysique pouvait, en évidence et en clarté, se comparer aux mathématiques. Très attaché au judaïsme, il écrivit un grand nombre d'ouvrages pour le défendre et prêcher la tolérance. Son dernier livre, *Morgenstunden oder Verlesungen über das Dasein Gottes* (Amsterdam, 1785), eut un très grand retentissement. Kant échangea plusieurs lettres avec Mendelssohn et il attachait toujours la plus grande importance aux jugements et aux théories de cet auteur auquel il fit très souvent allusion dans ses œuvres.

Tetens (1) seraient bien les seuls hommes que je connaisse, dont la collaboration permettrait de conduire cette affaire, en un laps de temps assez bref, à un but que des siècles ne lui ont pas permis d'atteindre ; cependant ces hommes de valeur redoutent de travailler dans un désert de sable qui, malgré tout l'effort qui lui fut consacré, est cependant resté toujours si ingrat. Mais les efforts humains tournent perpétuellement dans un cercle et reviennent au point où ils se trouvaient auparavant ; cependant des matériaux qui gisent maintenant dans la poussière pourront peut-être ensuite servir à la construction d'un merveilleux édifice.

Vous avez la bonté de juger favorablement mon exposé des contradictions dialectiques de la Raison pure, bien que vous ne soyez pas satisfait de la solution apportée à celles-ci (*).

Si mon recenseur de Göttingen avait pu obtenir de lui-même ne serait-ce qu'un seul jugement de la sorte, je n'aurais pas cru à de la mauvaise volonté, j'aurais reporté la faute (ce à quoi j'étais prêt) sur le défaut de mon talent dans la plupart de mes phrases et donc en grande partie sur moi-même, et, au lieu de manifester quelque amertume dans ma réponse, je n'aurais pas répondu du tout, ou tout au plus je me serais plaint que l'on ait voulu tout condamner sans s'attaquer aux fondements ; mais d'un bout à l'autre de la recension règne un ton si désinvolte de mépris et d'arrogance que nécessairement je devais être entraîné à tirer, dans la mesure du possible, ce grand génie à la lumière du jour. Et, en effet, par une comparaison entre ses œuvres et les miennes, quelque modestes qu'elles puissent être, il fallait établir si vraiment on rencontrerait une telle supériorité de son côté, ou s'il n'y avait pas là-dessous quelque ruse d'auteur : en louant tout ce qui s'accorde avec les affirmations de ses écrits et

(1) Jean, Nicolas Tetens. Savant et philosophe danois (1737-1807). Il enseigna la philosophie et les mathématiques à l'Université de Kiel de 1776 à 1789 avant d'être conseiller d'État à Copenhague. Son ouvrage principal, *Essai philosophique sur la nature humaine et sur ses développements* (Leipzig, 1777), exerça une certaine influence sur la pensée de Kant. Cf. DE VLEESCHAUWER, La psychologie de Tetens et son action sur le criticisme, *op. cit.*, p. 93 sq.

(*) Cependant la clé en est déjà donnée bien que son usage initial soit inhabituel et de ce fait difficile. Elle consiste en ceci que l'on peut considérer tous les objets qui nous sont donnés, selon deux concepts, d'abord comme des phénomènes et ensuite comme des choses en soi. Si l'on prend des phénomènes pour des choses en soi et si l'on exige de ceux-ci en tant que tels, dans la série des conditions, le simplement inconditionné, on ne rencontre que des contradictions, qui tombent toutefois du fait que l'on démontre que l'inconditionné absolu ne se trouve pas parmi les phénomènes, mais seulement dans des choses en soi. Mais si au contraire on prend pour des phénomènes ce qui, comme chose en soi, peut contenir la condition d'une chose quelconque dans le monde, on crée des contradictions là où elles ne sont pas nécessaires, par exemple en ce qui concerne la liberté, et cette contradiction disparaît dès que l'on tient compte de cette signification différente des objets.

en blâmant tout ce qui leur est opposé, il s'assure en sous-main, dans une certaine matière, une petite souveraineté sur tous les auteurs (ceux-ci, s'ils veulent être bien considérés, se trouvent dans l'obligation d'encenser et de louer comme leur fil conducteur les écrits de celui qu'ils supposent être le recenseur) et il se forge ainsi peu à peu un nom sans beaucoup d'efforts. Veuillez alors juger si j'ai manifesté mon mécontentement contre le recenseur de Göttingen, d'une manière un peu sévère comme il vous plaît de le dire.

Après les éclaircissements que vous avez bien voulu me donner au sujet de cette affaire, selon lesquels le véritable recenseur doit rester incognito, autant que je puisse m'en rendre compte, mon attente au sujet de l'acceptation du défi (1) n'a plus d'objet : mon adversaire devrait, en effet, s'y prêter de plein gré, et donc se découvrir, dans ce cas même je me sentirais obligé de ne pas faire le moindre usage public de votre aimable communication sur le véritable déroulement de l'affaire. D'ailleurs une querelle érudite menée dans l'amertume m'est si désagréable, et même l'état d'âme dans lequel on est plongé quand il faut la mener m'est si contraire, que je préférerais entreprendre le travail le plus long pour expliquer et justifier ce que j'ai déjà écrit, contre l'adversaire le plus acharné mais qui ne refuse pas l'examen, plutôt que de susciter en moi un sentiment qui par ailleurs ne trouve jamais de place dans mon cœur. Si le recenseur de Göttingen devait cependant se croire obligé de répondre à mes propos dans le journal, et comme précédemment sans compromettre sa personne, je me verrais dans l'obligation (sans toutefois manquer à mon engagement) de mettre fin par des mesures appropriées à cette inégalité désagréable entre un agresseur invisible et un homme qui se défend lui-même exposé aux regards de tous ; encore qu'il reste une voie intermédiaire qui consisterait à ne point se nommer publiquement et (pour les raisons que j'ai indiquées dans les *Prolégomènes*) à se faire connaître à moi, au besoin par écrit, mais à révéler publiquement et à régler l'objet de la controverse qu'il aura lui-même choisi.

Mais là on pourrait bien s'écrier : *o curas hominum!* Hommes pleins de faiblesse, vous prétendez qu'il ne s'agit pour vous que de la vérité et de la diffusion de la connaissance alors qu'en réalité votre vanité seule vous occupe.

Et maintenant, mon très cher Monsieur, ne permettez pas que cette circonstance soit la seule occasion que nous ayons d'entretenir

(1) Il s'agit du défi lancé par Kant à la fin des *Prolégomènes*. Cf. la lettre de Garve à Kant du 17 juillet 1783, n. 1.

des relations qui me sont si favorables. Un caractère comme celui que vous laissez entrevoir dans votre première lettre, sans que l'on tienne compte de la grande qualité de votre talent, n'est point si fréquent dans notre monde littéraire que celui qui tient l'intégrité du cœur, la douceur et la compréhension en plus haute estime que la science elle-même, ne doive éprouver, en présence de tant de mérites réunis, le plus vif désir d'un lien plus étroit avec lui.

Et si de mon côté, là où je me trouve, il y a quelque chose par quoi je puisse répondre à une telle gentillesse, ce plaisir en sera doublé.

Je suis, avec profond respect et dévouement,

Très honoré Monsieur,

Votre très obéissant serviteur.

I. KANT.

Königsberg, le 7 août 1783.
